



CULTURE & SAVOIRS

La Pénélope de Jean-Claude Gallotta ne fait pas tapisserie

DANSE Jadis, le chorégraphe s'intéressait à Ulysse, aujourd'hui c'est à son épouse, figure mythique de la fidélité dans laquelle il déploie le désir intact en cinq exemplaires.

Quarante-deux ans après *Ulysse*, c'est une autre figure homérique que le chorégraphe Jean-Claude Gallotta remet sur le métier : Pénélope, compagne d'Ulysse, l'épouse modèle fidèle qui détisse la nuit ce qu'elle a tissé le jour, cette tapisserie dont l'achèvement la livrera aux prétendants (1). Cela se joue en cinq tableaux, avec un peu de vidéo entre eux, via un écran mobile.

Disons d'emblée qu'on est émerveillé par la synchronisation impeccable des gestes, l'ossature de la pièce puissamment construite en un énorme volume de mouvements, sur une heure vingt de durée.

UN THÉÂTRE DES PULSIONS

Pénélope, en cinq exemplaires, toute de noir vêtue, de petits chaussons de cuir aux pieds, déboule sur la scène, portant avec ostentation un deuil désavoué par des gestes qui en disent long : bras tendus, cuisses musclées exhibées, déplacements de profil,

le pouce en l'air (clin d'œil au *Faune*, de Nijinski). Tout en elle dit la force vitale, le désir intact. Cela passe par le théâtre des pulsions et se joue aussi en sourdine, avec ce doigt malin sur la bouche qui impose le silence. Doigt rusé (la ruse, « métis » en grec, est bel et bien le propre d'Ulysse). La Pénélope de Gallotta n'est-elle pas un double de son homme errant ?

La scène est nue. Côté cour une bande blanche oblique, comme un rai de lumière. Qui regarde par la porte entrouverte ? Ulysse sous un masque ou le public voyeur ? Les femmes, très actives, à petits pas menus, sont vite contournées puis asphyxiées par le groupe des cinq danseurs-prétendants, eux aussi en noir. Ils respirent à l'unisson des danseuses comme pour mieux les soumettre. Leur danse mimétique – on songe à une anémone de mer qui palpète – a tout de l'absorption du féminin.

La vidéo (Paul Callet) impose des temps de répit. Face aux corps faussement soumis, les textes de Claude-Henri Buffard disent l'amour, malgré l'éloignement et



Les dix interprètes se livrent à une bacchanale aux identités aléatoires et appartenances incertaines, dans les jeux rebattus du mythe.

le temps hostile aux corps qui s'aiment. Sur écran, George Macbriar, danseur centenaire, en fauteuil roulant, et la danseuse Béatrice Warrand se livrent à un tendre pas de deux sur roues! On pense à ce maître pour Gallotta, Merce Cunningham qui, perclus d'arthrite, prenait la peine de venir saluer debout à la fin de *Biped*.

La Pénélope de Gallotta voyage avec son corps remuant au lieu d'attendre. Entre hommes et femmes, ont lieu des pas de deux

interchangeables, où le genre assigné explose, pour livrer les dix interprètes à une bacchanale éhontée aux identités aléatoires et appartenances incertaines, dans les jeux rebattus du mythe. Il n'est pas d'enivrants mouvements de groupes comme dans *Ulysse*. Les temps ont changé. Quelque chose freine parfois ce grand vide qui bouge. On songe à une libre circulation, au minimum, durement acquise. Des corps confinés, en somme, reprennent vie sous les musiques fortes de Noémi Boutin, violoncelliste, Sophie Martel, saxophoniste, bassiste, et Antoine Strippoli, compositeur et guitariste (notamment pour *le Retour d'Ulysse*, de Gallotta). ■

MURIEL STEINMETZ

(1) Jusqu'au 22 janvier, au Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue Franklin Roosevelt, Paris 8^e. Tél. : 0144 95 98 21.



L'ossature de la pièce est puissamment construite en un vaste volume de mouvements, ici, Anaïs Arlaud. JÉRÉMIE PONTIN